LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'heure de la soupe, par Eugène Chavette. - Primes du mois de juin. — Un conseil par semaine. — La Porteuse de Pain (*suite*).—Nos gravures : Mme Carvalho ; Sir Stafford Northcote ; Lord Salisbury ; Lord Churchill ; Vue de Kingston.—En voyage.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*

GRAVURES : Mme Miolan Carvalho, cantatrice.—Portraits de sir Stafford Northcote, de lord Salisbury et de lord Churchill.—Canada : Vue de Kingston.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

Un matin, il y a de cela bien longtemps, trente ans peut-être, deux rédacteurs d'un journal de l'opposition, ne sachant quel sujet traiter, se demandaient l'un à l'autre, de quoi ou de qui diable ils pourraient bien dire du mal, pour intéresser leurs lecteurs.

Le rédacteur-en-chef, une vieille moustache, un démolisseur de ministères, entra et entendit cet appel désespéré fait à l'inspiration.

—Messieurs, dit-il, vous êtes jeunes encore, je le vois, car si vous n'étiez pas atteints de cet aimable défaut qui se passe, avec le temps, vous sauriez qu'on dit toujours du mal du gouvernement; et qu'en ce faisant, on est toujours lu avec plaisir.

Ceci se passait à Paris, et comme on était alors en France sous la férule de l'homme qui devait plus tard sombrer à Sedan, je n'ai jamais trouvé trop à redire à cette réponse typique.

Je comprends qu'on dise du mal du gouvernement, surtout quand on n'est pas *de son bord*.

***

Une autre coutume, qui date du jour où on a inventé les gendarmes et les gardiens de la paix—invention exigée par la présence de messieurs les voleurs et les assassins, et qui coûte très cher aux honnêtes gens—une autre coutume, dis-je, c'est celle de dire du mal de la police.

Dire du mal de la police est bon genre, cela est reçu partout, au Canada comme en Russie, à Rome comme à Pékin.

Si vous avez du monde et que la conversation vienne à languir, dites quelque chose de ce genre :

—Décidément, la police est bien mal faite à... (Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc., selon le lieu que vous habitez). Hier, je passais rue du Poirot, deux chiens se battaient, se mordaient, se déchiraient, et pas un seul homme de police ne s'est montré. Il y avait trois cents personnes rassemblées, et la lutte des deux brutes a été tellement acharnée, qu'au bout de dix minutes il ne restait plus que les deux queues. Et cependant, nous, contribuables et électeurs municipaux, nous payons pour avoir une police bien faite !

Vous verrez si cela réussit !

Avec quel bonheur, quel accord, je dirais même avec quel enthousiasme et avec quel aplomb chacun viendra narrer sa petite histoire !

***

Je ne vous signale pas ces deux manies dans le simple but de vous faire voir que je les ai observées, mais je désire attirer votre attention sur le danger de se laisser duper par certains individus qui ont intérêt à exploiter cette tendance à accepter, pour argent comptant, tout le mal que l'on peut dire contre des hommes honorables, parce qu'ils appartiennent à la police.

Depuis plusieurs mois, un journal de Montréal, le *Herald*, a pris à parti le chef de police, M. Paradis, et lui fait une véritable guerre de sauvage.

Au début, on a procédé par des articles d'un caractère assez bénin. On a réédité les vieux clichés, insuffisance de personnel, mauvais choix des hommes, etc., etc.

Puis le feu a été dirigé contre les détectives. On volait partout et jamais on ne prenait les voleurs.

Tout cela n'était qu'un lever de rideau, un avant-goût de la pièce qui allait se jouer.

Un beau matin, changement de décor, et on nous fait voir le grand, le véritable, le seul coupable ; le voilà, c'est lui, c'est le chef de police, un canadien-français, un catholique.

Et depuis lors, voilà qu'on nous présente, tous les jours que Dieu nous donne, une tartine saupoudrée d'arsenic, destinée à empoisonner ce brave M. Paradis, qui se contente le plus souvent de hausser les épaules et de rire.

***

Mais la chose commence à devenir intolérable, et il pourrait très bien se faire que vous appreniez un de ces quatre matins que l'auteur de ces articles stupides a enfin été arrêté.

Pour vous donner une idée de l'insolence et de la lâcheté qu'on apporte dans ces attaques, je vous signalerai ce fait, qu'on vient de déterrer une vieille affaire qui date de huit ans, le vol de soiries chez Morgan & Cie., et qu'on a cru faire merveille en venant dire que le frère de M. Paradis avait loué, à cette époque, un appartement à un individu qu'on suppose avoir trempé dans ce vol.

Donc, M. Paradis est coupable. C'est clair comme le jour.

C'est le raisonnement que tenait le père de Guibollard, à qui on demandait s'il avait déjà mangé du caviar.

—Personnellement, non, répondit-il, mais ma femme a un cousin, dont l'oncle a eu un domestique qui avait été au service d'un officier français, fait prisonnier plus tard, pendant la campagne de Moscou et qui a logé chez un officier russe, qui mangeait tous les jours du caviar de premier choix ; c'est comme si j'en avais mangé moi-même.

***

J'ai tout lieu de croire qu'au fond ce n'est pas précisément à M. Paradis que l'on en veut, mais que c'est plutôt à sa qualité de Canadien-français.

La place de chef de police est bonne, lucrative et honorable, c'est un Canadien-français qui l'a méritée ; changeons tout cela, tâchons de mettre M. Paradis à la porte et nous caserons un anglais.

Halte-là ! c'est un jeu qui se joue à deux.

Si ce n'est pas par fanatisme que le *Herald* agit de la sorte, qu'il formule donc une accusation nette et qu'il vienne dire carrément quelles accusations il a à porter contre celui qu'il persécute.

Ces fanatiques ne raisonnent pas ; prenez-les par tous les bouts, essayez de leur prouver qu'ils font fausse route, qu'ils travaillent contre leur propre intérêt, employez toutes les formes de style, faites tout ce que vous voudrez, et

> Vous serez étonné, quand vous serez au bout,
> De ne leur avoir rien persuadé du tout.

***

Allez donc raisonner avec Sheppard, par exemple, vous savez que c'est tout à fait inutile. Il est enragé et mord partout.

Ah ! celui-là, par exemple, fera bien de ne pas se faire connaître en France, si jamais il y va.

Lisez plutôt la scène dont Sylva Clapin a été témoin dernièrement dans un café du quartier Latin.

C'était par une soirée de chaleur accablante. Terrasse et trottoirs, en face de l'établissement, regorgeaient de consommateurs. J'ouvris *Le Monde*, et, attablé devant quelques connaissances, je lus le détail du portrait de Sheppard Du coup, ce furent, tout autour, des oh ! et des ah ! d'étonnement aussitôt suivis de violentes et tumultueuses marques d'approbation qui firent lever la tête à tous les clients. Plusieurs mêmes, attirés par le fracas des voix, commencèrent à se grouper autour de nous. Voyant cela, un étudiant en médecine, après s'être découvert, monta sur une chaise, et là, d'une voix de stentor ;

—Messieurs, s'écria-t-il, qui veut voir un Anglais bien tapé !

Oh ! alors, de tous côtés l'on se rua.

—Messieurs, s'écria une seconde fois l'étudiant, ce sont les Canadiens, nos frères d'Amérique, qui viennent nous enseigner la manière de fustiger ces malotrus d'Anglais nos ennemis irréconciliables à nous aussi.

Et, de nouveau, il étala le fameux Sheppard. Pour bien comprendre l'indignation qui s'en suivit dans la foule, il faut savoir que l'affaire du drapeau français traité de guenille par le maniaque du *Daily News*, avait déjà fait son chemin jusqu'ici, et que même quelques jours auparavant le *Voltaire* en avait parlé au long.

Aussi, fallait-il voir le tumulte causé parmi ces Parisiens, au plus haut point irascibles, par la lecture de l'entrefilet du *Monde*. Une tempête de cris et de huées, du plus mauvais augure pour un Sheppard quelconque qui se fût trouvé là en ce moment, monta dans les airs. Bientôt, les passants s'amassant continuellement, la rue fut interceptée, et un char urbain qui arrivait, dut attendre au moins cinq minutes avant d'avoir pu se frayer un passage. Et toujours, le numéro du *Monde*, circulant de mains en mains, entretenait l'agitation. Un grand nombre, croyant qu'il s'agissait tout bonnement de nouvelles extraordinaires venues dans la soirée, coururent dévaliser le premier kiosque d'à côté, au grand ahurissement de la marchande de journaux qui ne comprenait absolument rien à cette subite effervescence. Au plus fort de l'excitation, un autre étudiant émit une proposition qui obtint un succès colossal.

—Mes amis, dit-il, si nous buvions à la santé des journalistes canadiens, et en particulier à la prospérité du brave et intrépide journal qui sait si bien prendre en mains par là-bas la défense des intérêts français ? Que vous en semble ?

Pas n'est besoin d'ajouter si le proposant fut écouté. Jamais, au grand jamais s'il faut en croire les habitués du lieu, pareille énorme consommation de bocks a-t-elle déjà été faite.

La bière et le vin ruisselaient littéralement. Aux dernières nouvelles, il était question d'aller afficher la binette de Sheppard dans la salle de dépêches du *Figaro*, avec dédicace appropriée.

***

Enfin, Gros-Ours a abandonné la partie.

Le pauvre diable s'est rendu après un jeune assez long et très ennuyeux.

Ce chef de tribu ressemble aux autres chefs de cette insurrection : *de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien*, ce sont décidément des sauvages d'opéra comique.

Maintenant, nous n'avons plus qu'à nous occuper de faire une réception convenable à nos volontaires.

J'ai lu que le comité des finances, à une de ses dernières séances, avait voté $1,200 pour donner une fête, à l'île Sainte-Hélène, au retour des miliciens. Cette somme est suffisante, et le comité ne pouvait guère faire plus, mais ce qui m'étonne, c'est que les citoyens attendent au dernier moment pour venir verser personnellement leur souscription pour une fête si légitime.

Je ne vois guère que le faubourg Saint-Joseph qui se soit bien montré et qui est décidé d'organiser une réception au capitaine Giroux.

Hélas ! il faut bien l'avouer à notre honte, nous n'avons pas été généreux pendant toute cette campagne, et si les Anglais (je le reconnais en rougissant) n'avaient pas été là pour former le fond de secours, les familles de nos volontaires seraient mortes de faim.

Sur une vingtaine de mille piastres que l'on a versées, nous, Canadiens, nous figurons pour un dizième.

Et pourtant, c'est notre bataillon qui a éprouvé le moins de pertes.

Enfin, mieux vaut peut-être ne pas trop appuyer sur ce sujet délicat.

***

Le câble nous apporte la dépêche suivante :

Cinq cents légitimistes ont tenu une assemblée, qui s'est terminée par un banquet. Ils ont résolu d'appuyer la comtesse de Chambord. Les premières familles du faubourg Saint-Germain organisent un pèlerinage à Graetz, ou Don Juan, père de Don Carlos, réside. Les légitimistes demandent Don Juan pour roi.

Ce n'est pas sans un sentiment de profonde tristesse que j'ai lu ces lignes.

Je ne puis croire encore que des Français aillent chercher en Autriche un prince espagnol, qui a revendiqué pendant la plus grande partie de sa vie le trône d'Espagne.

Le parti légitimiste, représenté par le comte de Chambord, jusqu'à la mort de celui-ci, était respecté ; on s'inclinait devant le dévoûment à une cause sans espoir et sans avenir, et, quand le dernier des Bourbons de France a disparu, amis et ennemis ont rendu hommage à l'honnêteté et à l'intégrité du rejeton d'une des plus belles familles du monde.

Mais quel intérêt peut inspirer en France Don Juan, fils de prétendant, père de prétendant et prétendant lui-même à une couronne étrangère.

D'aucuns reprochent déjà au comte de Paris d'être fils d'une princesse allemande et de ne rien connaître de la France ; quel attachement voulez-vous que l'on ait pour un homme dont l'aïeul, Philippe V, a renoncé à sa qualité de Français en échange d'une couronne ?

Le grand-père de ce singulier chef des légitimistes s'est, du reste, battu contre la France au commencement de ce siècle.